

Tangence



Diderot et le temps qu'il fait : portrait de l'écrivain en météorologue

Diderot and the Weather: Portrait of the Writer as Meteorologist

Thierry Belleguic

Number 73, Fall 2003

Histoires naturelles

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/009117ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/009117ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Tangence

ISSN

1189-4563 (print)

1710-0305 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Belleguic, T. (2003). Diderot et le temps qu'il fait : portrait de l'écrivain en météorologue. *Tangence*, (73), 9–37. <https://doi.org/10.7202/009117ar>

Article abstract

To tell stories about nature during the century of the Enlightenment, the golden age of those great narratives, is necessarily to think of the vectors of time that allowed for their various unfoldings. But to tell these stories is not only to think of “the weather that is,” but also — in these times when a science of the earth is emerging that strives to measure the effects of climate and the elements upon nature — to give “what the weather is like” its proper due. We propose, through a brief study of the meteorological status of Diderot’s fiction, to see in the emergence of this new science of weather during the second half of the eighteenth century the symptom of a new questioning regarding the place of weather *in* the world and the modalities and conditions of knowledge about this subject *on* the world.

Tous droits réservés © Tangence, 2003

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Diderot et le temps qu'il fait : portrait de l'écrivain en météorologue

Thierry Belleguic,
Université Laval

Dire les histoires de la nature au siècle des Lumières, qui fut l'âge d'or de ces grands récits, c'est nécessairement penser aux temps-vecteurs qui en rendent possibles les divers déploiements. Mais dire ces histoires, ce n'est pas seulement penser le « temps qu'il est » : c'est aussi, en ces temps où émerge une science de la terre qui s'efforce de mesurer les effets des éléments et des climats sur la nature, donner au « temps qu'il fait » la part qui lui échoit. À travers une rapide étude du statut météorologique de la fiction diderotienne, nous proposons de voir dans l'émergence de cette nouvelle science du temps dans la seconde moitié du XVIII^e siècle le symptôme d'une interrogation nouvelle sur la place du sujet dans le monde ainsi que sur les modalités et les conditions du savoir de ce sujet sur le monde.

Préambule en forme d'apologue

En route vers l'oracle de la dive bouteille, Pantagruel et ses compagnons croisent au large des îles Tohu et Bohu, dont l'étymon, qui pointe vers le chaos, dit assez bien qu'on ne saurait impunément les passer. Survient une tempête, que Rabelais fait jaillir sous nos yeux, en un passage remarquable qui tisse les fils de l'écheveau « météorologique » qui nous requiert ici :

Soubdain la mer commença s'enfler et tumultuer du bas abysme, les fortes vagues batte les flans de nos vaisseaux, le Maïstral [Mistral] acompagné d'un cole [ouragan] effrené, de noires Gruppades [grains], de terribles Sions [trombes], de mortelles Bourrasques, siffler à travers nos antennes. Le ciel tonner du hault, fouldroyer, esclairer, pluvoir, gresler, l'air perdre sa transparence, devenir opacque, tenebreux et obscurcy, si que aultre lumiere ne nous apparoissoit que des fouldres, esclairs et infractions [déchirements] des flambantes nuées : les categoïdes [vents], thielles [bourrasques], lelapes [tourbillons] et

presteres [météores] enflamber tout au tour de nous par les psoloentes [éclairs], arges [éclairs blancs], elicies [éclairs en zigzag] et aultres ejaculations etherées, nos aspectz tous estres dissipez et perturbez, les horrificques Typhones [tourbillons] suspendre les montueuses vagues du courrant. Croyez que ce nous semblait estre l'antique Cahos on quel estoient feu, air, mer, terre, tous les elements en refractaire confusion¹.

La Renaissance, qui découvre la navigation en même temps que la vastitude du monde, élargissant les limites tout à coup étriquées de l'ancienne encyclopédie, découvre dans le même mouvement les mille et une formes des flots qu'animent vents et marées. Protée ne pouvait qu'être fils de la mer. Métaphore d'une précarité qui ne cesse d'inquiéter ce siècle curieux de l'homme, la tempête, qui dit tout aussi bien l'imprévisibilité de la nature, sa violence, que la fragilité de la condition humaine, devient la scène privilégiée où se déploie le théâtre des incertitudes d'un siècle troublé.

Dans son traitement du désormais incontournable *topos* du récit d'aventures qu'est la tempête, Rabelais ne résiste pas à la tentation du comique. Derrière le drolatique s'esquisse cependant une gravité toute philosophique. Mais revenons à Pantagruel et ses compagnons, que l'augure de la rencontre d'un convoi de moines, qu'ils croient favorable, rend oublieux de l'inconstance des flots. Aussi est-ce « en excès de joye, comme asceuré[s] d'avoir toute bonne fortune pour celluy jour et aultres subsequens en long ordre », que nos compagnons voguent insoucians vers la perturbation qui se trame et va bientôt éclater. Encore Panurge s'est-il trop hâté dans son interprétation des auspices monacaux. Ces oiseaux-là, soldats d'une injuste cause qui se rendent au concile de Trente pour « grabeler les articles de la foy contre les nouveaulx hæreticques² », sont oiseaux de proie, de noise et de mort. En médecin d'expérience, Rabelais sait que les symptômes du monde sont aussi rétifs au diagnostic que ceux du corps.

Portée par telle fureur, la tempête, à la surprise des apprentis-météorologues, ne peut qu'éclater, qui ballote nos voyageurs comme fétus, près de les engloutir à tout moment. Vents, ouragan,

-
1. François Rabelais, *Quart Livre*, dans *Ceuvres complètes*, édition préparée par M. Huchon, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1994, chap. XVIII, p. 582.
 2. François Rabelais, *Quart Livre*, ouvr. cité, p. 581.

grains, trombes, bourrasques, tonnerre, foudre, éclairs, grêle, tourbillons : voilà autant de météores, que Rabelais a fidèlement empruntés au chapitre IV du *De mundo* d'Aristote, qui s'abattent sur des hommes dont le chaos qui les entoure ne peut que se lire, comme en miroir, sur leurs « aspectz [...] dissipez et perturbez ». Car c'est bien de dissipation et de perturbation, qui sont à la fois du monde et des hommes, qu'il s'agit ici, où toute chose, dans cet espace mouvant qui efface les contours et brouille les identités, est portée à sa plus extrême « confusion ». Sous le règne de l'inconstance des flux, de la fluence des courants, qu'ils soient d'air ou de mer, tout devient « opacque », incertain.

La leçon rabelaisienne est riche d'enseignements, qui nous rappelle qu'il n'est de ciel transparent, qui ne s'offusque, d'identité stable, qui ne se trouble, de frontière désignée, qui ne s'efface. Grand lecteur de Rabelais, l'un des rares, sans aucun doute, à en apprécier la verve et la profondeur de vue en un XVIII^e siècle dont le classicisme littéraire ne peut que condamner la démesure et la débauche carnalesque qui s'y déploient, Diderot se montrera, par son intelligence des météores et leur mise en scène littéraire, digne héritier de maître Alcofribas.

Du temps qu'il est et du temps qu'il fait

En 1729, un arrêt du roi Louis XV transformait le « droguier » du Jardin royal des plantes médicinales, fondé en 1635, en « cabinet d'histoire naturelle ». Dans le même mouvement, le Jardin devenait Jardin royal des plantes, puis Jardin du roi. D'officine, le Jardin se transformait ainsi en lieu de collection pour bientôt devenir, sous l'impulsion de Buffon, nommé intendant en 1739, un véritable lieu d'étude, d'enseignement et d'expérimentation. L'événement est d'importance, qui signale l'élargissement croissant du champ des disciplines et des pratiques, puisqu'aux plantes médicinales s'ajoutèrent végétaux et animaux que les voyageurs rapportaient de leurs pérégrinations pour le plus grand plaisir d'un public de plus en plus « curieux » des choses exotiques, tandis que se constituait un fonds d'échantillons minéraux et de fossiles. L'événement est d'importance, en effet, qui témoigne d'une mode qui vit de la même façon les cabinets de chimie ou de physique expérimentale progressivement supplanter les fameux « cabinets de curiosités » en vogue depuis le XVI^e siècle. Par delà l'anecdote, il nous faut prendre la mesure de l'avènement d'un ordre de pensée qui, loin du rassemblement hétéroclite de *mirabilia* et de *singularitez*, entendait rendre

compte en toute rationalité de la réalité empirique du monde et de son organisation.

Complétant en 1753 l'article « Cabinet d'histoire naturelle » de d'Aubenton, Diderot, directeur de l'*Encyclopédie*, rêvera « d'élever à la nature un temple qui fût digne d'elle » et d'offrir au spectateur ébahi le spectacle de la nature « dans toutes ses variétés et ses dégradations³ ». En cela, le philosophe ne faisait que cristalliser avec l'enthousiasme inventif et l'intuition perspicace qu'on lui sait la ferveur philosophique de toute une époque. Ce qu'il appelait de ses vœux en 1753 se réalisa d'ailleurs sous la Convention par un décret du 10 juin 1793 qui fit du Jardin un Muséum national d'histoire naturelle dont le patrimoine immobilier et foncier s'était considérablement étendu sous la longue administration de Buffon.

Le XVIII^e siècle, on le voit, place l'histoire naturelle au cœur de ses préoccupations, de ses représentations et de ses institutions. Encore faut-il affiner cette affirmation, trop générale pour être juste, et dire que les Lumières, participant en cela d'un vaste mouvement qui vise à réévaluer origines et genèses, naissances et généalogies, soumettent la nature à l'épreuve de l'histoire, c'est-à-dire à l'épreuve d'un temps dont il est désormais reconnu qu'il rompt avec une téléologie cyclique pour ouvrir sur un indéfini linéaire. Dégagée de l'Autorité, et soucieuse d'appréhender la diversité des objets dont elle revendique le savoir, l'histoire devient plurielle, à l'image des disciplines qui se constituent alors.

Parler de la nature et de ses histoires au siècle des Lumières, puisqu'aussi bien rien ne saurait subsumer la diversité qu'expéditions et missions ne vont cesser d'accroître, c'est dire la lente genèse d'une terre dont la nouvelle science géologique, sous l'influence de l'Académie royale des sciences et surtout de Fontenelle, son secrétaire perpétuel, s'attache à découvrir les étapes inscrites en strates lisibles et à en rendre compte, des savantes observations de Jussieu, de l'abbé de Sauvages ou de Guettard aux interprétations apologétiques de l'abbé Pluche ou résolument anticléricales de Boulanger. C'est aussi décrire le travail minutieux d'un Réaumur consacrant douze grands volumes à l'histoire des

3. Article « Cabinet d'histoire naturelle », *Ceuvres complètes de Diderot*, édition préparée par H. Dieckmann, J. Proust, J. Varloot, Paris, Hermann, 1975-, t. VI, p. 242-243. Désormais, les références à cette édition seront indiquées par le sigle *DPV*, suivi de la page, et placées entre parenthèses dans le corps du texte.

insectes, ou donner la mesure d'entreprises plus ambitieuses encore qui, à l'instar des œuvres de Linné ou de Buffon, proposent tableaux généraux et subtiles filiations. Dire l'invention des temps de la nature au siècle des Lumières, c'est aussi rappeler les travaux de ceux qui ont pensé la généalogie des espèces, leurs possibles avatars, des conjectures audacieuses d'un de Maillet dont le *Telliamed* circulait sous le manteau dès 1720 aux analyses plus tardives de Lamarck dont la *Philosophie zoologique*, publiée en 1809, signera l'acte de naissance du transformisme moderne. Dire l'invention des temps de la nature en ce siècle que l'on qualifie trop vite de triomphant, c'est rappeler également le pessimisme d'un Buffon vieillissant prévoyant l'inéluctable et fatal refroidissement de la terre, ou les sombres hypothèses d'un Cuvier sur la disparition des espèces. On le devine : parler de la nature et de ses histoires — et il ne faut certes pas compter pour rien ce qu'a pu coûter de démonstration l'acceptation d'un pluriel qui donne à penser une diversité distinctive tant dans les objets que dans les régimes temporels qui régissent leurs devenir —, c'est dire l'histoire du temps et les temps de l'histoire. Mais il y a plus, et là réside sans doute l'une des grandes avancées du siècle : si les histoires naturelles font obligation de penser le temps « qui est », ou « qui passe », vecteur ouvert aux transformations du monde, elles font également signe vers le temps « qu'il fait », acteur dont les sciences émergentes confirment l'incontournable importance dans la connaissance de la nature.

Les Lumières et le défi des météores

Il n'est pas surprenant que la science moderne du « temps qu'il fait » qu'est la météorologie ait connu ses premiers balbutiements théoriques et méthodologiques dans les années 1770, âge d'or du rationalisme des Lumières : maîtrisées la physique des solides, les lois de l'attraction et de la pesanteur, maîtrisée la mesure du monde — que l'on songe aux expéditions de La Condamine au Pérou (1735-1744) ou de Maupertuis en Laponie (1736-1737), que l'on songe aussi aux remarquables cartographes que furent Delisle, Buache ou d'Anville, que l'on songe enfin au décret de la Convention du 7 avril 1795 instituant les nouvelles « mesures républicaines » du système métrique —, maîtrisée la mesure de la température — le physicien Celsius proposera pour la première fois en 1736 l'échelle centigrade toujours en usage aujourd'hui —, maîtrisée aussi la mesure du temps qui passe —

que l'on songe ici au chronomètre de John Harrison et à ses inestimables conséquences dans le calcul de la longitude —, maîtrisées, en somme, la substance et la quantité, toutes catégories où se voient vérifiées les prescriptions aristotéliennes de la prééminence du général sur le particulier et de la proportionnalité de la cause et de l'effet, conquis, en d'autres termes, les territoires du fixe, du constant et du régulier, restaient à conquérir de la nature ses archipels fluents aux contours indécis, restaient à penser les sciences du particulier, celles de la qualité et des relations, au premier rang desquelles la physique des fluides et la chimie.

De la physique des fluides, d'Alembert constate symptomatiquement dès 1744 dans son *Traité de l'équilibre et du mouvement des fluides* qu'elle signale les limites de la mécanique classique, puisqu'aussi bien celle-ci échoue à rendre compte d'une matière où les expériences « faites en petit » n'ont presque « aucune analogie » avec les expériences « faites en grand », et les contredisent même quelquefois, requérant ainsi une multitude d'expériences particulières qui rendent difficiles des résultats généraux fiables. L'histoire de la nature, on le comprend, ne pourra faire désormais l'économie de l'histoire de ses singularités. De la chimie, discipline alors tout récemment dégagée de ses oripeaux hermétiques grâce aux travaux fondateurs de Rouelle — dont Diderot rédigea les cours en 1756⁴ —, Venel déclare dans l'article de l'*Encyclopédie* qu'il consacre à cette discipline en 1753 qu'elle mérite désormais une place distincte et égale à celle de son encombrante aînée. De là à suggérer qu'elle puisse même lui être supérieure par la difficulté des problèmes qu'elle permet de résoudre, il n'y a qu'un pas dont on devine que Venel a bien du mal à se défendre. Science des « affinités » et des rapports, science des réactions et de la circulation⁵, la chimie s'émancipe ainsi d'une ancillarité pérenne pour plonger dans le monde moderne des transformations. Il faudra les travaux de Berthollet à la fin du siècle⁶ pour réconcilier les deux disciplines autour d'une théorie générale de l'action chimique. Ceci permettra à Cuvier d'affirmer en 1808 dans ses *Rapports sur le progrès des sciences et des arts depuis 1789* que le chimiste, obligé

4. *Cours de Rouelle* (DPV, t. IX, p. 179-241).

5. À ce sujet, on lira avec profit l'article de Jean-Claude Guéron, « Chimie et matérialisme, la stratégie anti-newtonienne de Diderot », *Dix-huitième siècle*, Paris, vol. XI, 1979, p. 185-200.

6. Claude Louis Berthollet, *Recherches sur les lois de l'affinité* (1799) ; *Essai de statique chimique* (1803).

désormais d'avoir égard à tant de circonstances accessoires, et d'en mesurer la force pour en calculer les effets, ne pourra plus se dispenser d'être physicien et géomètre. Voici poindre la science moderne, à la naissance de laquelle, on le voit, le débat des Lumières n'est guère étranger. Retenons simplement de cette brève et fort incomplète esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit scientifique au siècle des Lumières l'idée de la conquête incertaine d'une nature livrée aux aléas des circonstances. L'histoire naturelle sera aussi, désormais, l'histoire des sciences qui l'ont constituée. Mais venons-en à la science du « temps qu'il fait », nouvelle en ces années 1770.

Il n'est pas surprenant non plus que les règles et les principes de l'« art » météorologique aient été édictés pour l'une des toutes premières fois par le chimiste Lavoisier dans ses *Observations sur le froid de 1776* et son *Mémoire sur la construction du baromètre à surface plane*⁷. Hostile à la phlogistique stahlienne, ce partisan d'une chimie nourrie au savoir et aux pratiques de la physique expérimentale soulignait dans son *Mémoire* que l'observation et la mesure rigoureuses des données atmosphériques, anémométriques et hygrométriques rendaient « presque toujours possible de prévoir un jour ou deux à l'avance, avec une très grande probabilité, le temps qu'il va faire⁸ ». Programme optimiste quoique prudent, pari sur l'avenir, le *Mémoire* de Lavoisier tenait alors davantage du vœu pieux que de l'évidence scientifique. Il n'en déployait pas moins un horizon d'attente, symptôme d'une époque par ailleurs cruellement mortifiée par les terribles vagues de froid qui sévirent à six reprises au cours du siècle, entraînant de funestes famines. Cette conquête du « temps qu'il fait » est par ailleurs contemporaine, en

7. Antoine Laurent Lavoisier, *Observations sur le froid de 1776*, rédigé en 1777 et publié en 1865 dans les *Œuvres d'Antoine Laurent Lavoisier (1743-1794)*, Paris, 1862-1893; *Mémoire sur la construction du baromètre à surface plane*, date de rédaction incertaine, publié en 1865.

8. Antoine Laurent Lavoisier, *Mémoire*, ouvr. cité, p. 771. Et Lavoisier de déclarer, quelques pages auparavant (p. 759) : « On n'a point encore tiré des observations météorologiques tout le parti qu'il est possible. Ceux qui se sont occupés de cet objet avec le plus de zèle et d'exactitude nous ont bien fait connaître l'état de l'atmosphère dans le lieu qu'ils habitaient, mais les observations n'ont encore été ni assez multipliées, ni faites avec une précision assez rigoureuse, pour qu'on puisse en rien conclure sur les mouvements de l'atmosphère, sur le flux et reflux qui peut y exister, sur les transports d'air qui se font continuellement dans un sens ou dans un autre et auxquels on donne le nom de vent. »

toute logique, d'une autre conquête : celle des airs, qui fascinera au début des années 1780 une société française enthousiasmée par les expériences aérostatiques des frères Montgolfier ou de Pilâtre de Rozier. Déjà Alexander Wilson et Thomas Melville avaient effectué en 1748 les premières mesures météorologiques grâce à un cerf-volant. Le 1^{er} décembre 1783, Jacques Charles effectuera les premières observations en ballon à 3 400 mètres d'altitude. L'on ne dira jamais assez ce que put représenter pour l'imaginaire de l'époque la conquête des airs, équivalent pour le xx^e siècle de la conquête de l'espace⁹. Épuisé par la maladie, Diderot ne sut sans doute pas que la révolution technologique et scientifique se jouait là, qu'il avait pourtant prédite et appelée de ses vœux. Nul doute que son enthousiasme eût été à la mesure de sa passion pour les météores, dont nous dirons bientôt la genèse et les formes qu'elle a investies.

Science des nuages, des vents et des pluies, science des orages et des brouillards, des éclairs et des tonnerres, la météorologie nouvelle est elle aussi science des flux, des mélanges et des réactions, et a de fait partie liée avec ces savoirs du labile et du compliqué¹⁰ qui émergent dans la seconde moitié du siècle. Prévoir la pluie et le beau temps, en cette période où la mathématique statistique, née au siècle précédent, prend véritablement tout son essor, imprégnant de sa logique probabiliste les champs de savoir les plus divers (finance, économie, histoire, sciences de la nature, etc.), c'est certes participer de plain-pied au projet prosélyte de conquête rationaliste du monde, car il ne s'agit de rien moins que de prévoir pour mieux prévenir, de prévenir pour mieux réguler, et de réguler pour mieux contrôler. Paradoxalement, cependant, la météorologie, en tant que science du probable, c'est-à-dire de ce qui est tout à la fois déterminé — dont on peut rendre compte en termes de lois — et imprévisible ou du moins non prévisible en toute rigueur

9. À ce propos, on lira avec intérêt l'article de Jean Sgard, « Les Philosophes en montgolfière », *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century*, Oxford (Angl.), vol. 303, 1992, p. 99-111, ainsi que les belles pages que Patrick Wald-Lasowski consacre à ce phénomène dans *L'ardeur et la galanterie*, Paris, Gallimard, 1986.

10. « COMPLIQUÉ, adj. (Gramm.) il se dit en général de tout ce qui contient un grand nombre de rapports, qu'il est difficile d'embrasser & de concevoir distinctement. Il y a cette différence entre une affaire délicate & une affaire compliquée, que les rapports de la première peuvent être en petit nombre, au lieu que ceux de la seconde sont nécessairement en grand nombre ». Si le terme est de grammaire, il n'en recouvre pas moins l'acception épistémologique qui nous intéresse ici. L'article est de Diderot (*DPV*, t. VI, p. 475).

— car trop nombreux sont les paramètres pour que soit maîtrisé le devenir exact des phénomènes —, signale par la nature de ses objets et de ses pratiques les limites de ce même projet, son caractère indéfiniment et constitutivement inachevé, son contenu tout aussi indéfiniment inassignable en toute exactitude.

Qui peut prédire en effet sans erreur, en cette seconde moitié des Lumières — et encore aujourd'hui —, l'erratique trajet d'un courant, qu'il soit d'air ou d'eau? Qui peut décrire en toute exactitude l'informe nuage — ce n'est qu'en 1802 que Lamarck et Howard tenteront respectivement d'en établir une typologie¹¹ —, le mouvant tourbillon? Qui peut déterminer où et quand frappera l'éclair ou grondera le tonnerre? Ainsi la météorologie, cette science du « temps qu'il fait », manifeste-t-elle de façon emblématique l'ambition d'une époque et les limites mêmes de cette ambition. Faire des météores l'objet d'une science exacte représentait de fait un acte épistémologique de conséquence, et ce pour deux raisons distinctes, contraires même. Acte ambitieux, puisqu'il ne s'agissait rien de moins que d'étendre le champ de la maîtrise rationnelle du monde à ce qui jusqu'alors appartenait à un fonds de superstition, de fatalisme et d'aristotélisme mêlés, il marquait le point culminant des Lumières scientifiques. L'on comprend alors ce que représente de synthèse idéale de toute une époque la célèbre hypothèse d'un déterminisme mécaniste absolu énoncée par Laplace dans son introduction à la *Théorie analytique des probabilités* en 1812, où une intelligence connaissant pour un instant donné toutes les forces dont la nature est animée et la situation respective des êtres qui la composent connaît avec certitude le passé et l'avenir. Acte téméraire, tout autant, puisque ne pouvant s'affirmer qu'au risque — inexpugnable — de l'approximation ou, pire, de l'erreur, la science moderne des météores menaçait le rêve classique des Lumières d'un savoir fait de transparence et de hiérarchie ordonnée.

Éclectique brillant, polygraphe infatigable, Diderot sera un témoin privilégié du débat scientifique et philosophique de son temps, qu'il ne manquera pas de convoquer sur le théâtre de sa représentation. Du statut des météores — et de leur science — dans sa fiction, il sera maintenant question.

11. Lamarck dans le troisième volume de ses *Annales météorologiques*, dans un article intitulé « Sur la forme des nuages » (11 vol., 1800-1810, vol. 3, 1802, p. 149-164), Howard dans une conférence intitulée « On the Modification of Clouds » présentée à Londres devant l'Askesian Society en décembre 1802 (*On the Modification of Clouds, etc.*, Londres, J. Taylor, 1804).

L'inobservance du réel

L'âge classique n'a pas le savoir des météores. Dans un monde géométrisé où règne la loi du Grand Pan, où les systèmes rendent compte d'une totalité sans extérieur selon des lois universellement valables en tous lieux et en tous temps sans souci véritable des conditions empiriques de leur actualisation, l'événement imprévisible que constitue le météore est à proprement parler scandaleux, puisqu'y achoppe une *épistémè* oublieuse des circonstances.

À l'encontre de la doxologie scientifique de son temps qui conforte l'évidence de la rationalité hiérarchisée du monde et la légitimité des principes d'ordre et de continuité qui la soutiennent, Diderot en perçoit la fragilité légale, l'impossible réduction du désordre à l'ordre. Lucrécien des Lumières qui porte haut les vertus créatrices du *clinamen*, le philosophe est fasciné par ce que l'événement, en tant qu'il manifeste un principe de discontinuité, rend compte de la réalité empirique :

Il est inutile de s'étendre sur les avantages de l'Histoire de la Nature uniforme. Mais si l'on nous demande à quoi peut servir l'Histoire de la Nature monstrueuse, nous répondrons, à passer des prodiges de ses écarts aux merveilles de l'Art ; à l'égarer encore ou à la remettre dans son chemin ; & surtout à corriger la témérité des Propositions générales, *ut axiomatum corrigatur iniquitas*¹².

Ainsi s'exprime le philosophe en 1750 dans le *Prospectus* de l'*Encyclopédie*, alors qu'il déploie programmatiquement le tableau général du projet dont il partage avec d'Alembert la prestigieuse et lourde responsabilité. Par « Histoire de la nature monstrueuse », il ne faut pas entendre ici un inventaire des aberrations de la nature qui ressortirait davantage aux *mirabilia* de la tradition médiévale ou renaissante qu'à la science des Lumières, bien qu'elle s'y compromette, en quelques occasions, en un retour du refoulé magique. Il s'agit pour Diderot d'étudier des phénomènes dont la rareté fait obligation d'un retour sur la loi, la norme, l'usage. Dans cette logique herméneutique où l'*hapax* fait sens, logique qui est aussi posture morale, l'aveugle et le sourd sont des monstres, au même titre que des phénomènes plus spectaculaires dont les Académies royales de Berlin, de Londres ou de Paris feront encore leur pâture pendant tout le siècle. S'annonce ainsi le parcours d'un philosophe qui, des *Bijoux indiscrets* au *Rêve de*

12. Denis Diderot, *Prospectus* (DPV, t. V, p. 106).

d'Alembert, du Neveu de Rameau aux *Éléments de physiologie*, n'aura cessé de s'intéresser aux circonstanciels météores, dont il faut comprendre qu'ils constituent un problème qui dépasse très largement les considérations méthodologiques et techniques relatives à la prévision du « temps qu'il fait » : en tant que phénomène qui résiste à toute systématité déterministe, le météore renvoie du monde l'image de son « désordre », et du savoir l'image de son irréductible incomplétude. De ce paradoxe d'une philosophie toute-puissante mise à mal par une *circonstance*, Michel Serres écrit dans *Hermès IV. La distribution* :

Entre une terre en ordre présumé ou voulu et le système planétaire ou solaire en équilibre métastable, les météores, oubliés par les classes de théorie, font voir un somptueux désordre. La philosophie regardait le ciel, les éclipses et les ellipses, et ne disait jamais que les nuages, quelquefois, l'empêchaient de les voir¹³.

« Victime de l'attraction », l'astronome-aruspice Codindo fait, dans *Les bijoux indiscrets*, semblable expérience. Ses calculs ayant prévu le passage d'une comète, il « pr[en]d le parti de passer la nuit sur son donjon [...] l'œil collé à la lunette¹⁴ ». Malheureusement pour lui, un « brouillard effroyable » l'empêchera de voir ce que ses savantes conjectures avaient pourtant prédit. Inconstant, fluctuant, masse aux bords tremblés qui fait irruption dans l'espace géométrique unifié de la représentation classique, ce brouillard est *circonstanciel*¹⁵.

Rédigés en 1748 à la veille de l'entreprise encyclopédique, *Les bijoux indiscrets* sont bien plus que le divertissement libertin que la critique a souvent voulu y voir. En deçà du propos galant et des aventures divertissantes provoquées par l'anneau magique dont le génie Cucufa fait au sultan épistémophile Mangogul le don fatidique — le chaton de l'anneau, une fois tourné sur les femmes, fait parler « la partie la plus franche qui soit en elles et la mieux

13. Michel Serres, *Hermès IV. La distribution*, Paris, Minuit, coll. « Critique », 1977, p. 9.

14. Denis Diderot, *Les bijoux indiscrets* (DPV, t. III, p. 197).

15. « Les astronomes [écrit encore Michel Serres] peuvent et savent calculer, à la seconde près, l'instant d'une éclipse. Ils ne savent ni peuvent prévoir s'ils pourront la voir. À cet instant-là, un nuage, peut-être, s'interposera entre le phénomène et l'observateur. Ce nuage est, à nouveau, la circonstance. Heureuse ou malheureuse, elle accomplit, imprévue, l'instant prévu » (Michel Serres, *Hermès IV*, ouvr. cité, p. 228).

instruite des choses par leurs bijoux» (*DPV*, t. III, p. 43) —, en deçà du rapport des sexes et du brouhaha des bijoux, c'est le bruit du savoir qui nous est donné à entendre. Ce que nous proposent *Les bijoux indiscrets* n'est rien moins en effet qu'un questionnement sur ce que d'aucuns ont pu appeler un *totalitarisme* de la raison, par quoi il faut entendre, tout à la fois, la volonté d'un savoir totalisant, sinon total, et la volonté d'un pouvoir que le rationalisme des Lumières réclame sur la nature et qu'il ne tardera pas à revendiquer sur les hommes¹⁶. Le fantasme totalitaire de Mangogul, voyeur tout-puissant, ne peut-il pas, dès lors, être lu comme celui d'une certaine philosophie des Lumières, à ce moment crucial de son histoire où elle s'assigne comme fin le contrôle d'un savoir dont elle perçoit déjà l'inquiétante prolifération? Décidé à étendre son pouvoir jusqu'aux « territoires » les plus reculés et les plus secrets — sacrés? —, Mangogul n'incarne-t-il pas, tout aussi bien, la suprême violence du despotisme d'une raison qui ne voit pas d'obstacles et de limites à son activité heuristique? À l'écart, invisible, imperturbable, l'observateur-manipulateur-voyeur semble en effet avoir tout pouvoir sur le monde. Or, l'on sait les déboires que ne manquera pas de rencontrer le sultan dans sa quête de savoir sur la nature des femmes, l'anneau créant bien plus de désordre et de bruit, dans son royaume et en lui-même, qu'il ne révèle de vérité pure et distincte. C'est un despote vaincu et un amant parjure qui, à la fin du conte, se rend à la sagesse de sa favorite, la vertueuse Mirzoza, et rend au génie Cucufa le fatal anneau. Il s'agit là, on s'en doute, de beaucoup plus. Le « destin » de l'*Encyclopédie*, à bien y regarder, n'est-il pas déjà inscrit dans le récit des pérégrinations de Mangogul, touchant au bonheur dès lors qu'il renonce à son despotisme et s'ouvre à l'échange¹⁷? Ainsi l'imprévisible événement météorologique dont

16. Que l'ordre du savoir soit mortifère, qui impose sa Loi tyrannique sur les choses et les êtres, c'est ce que nous rappellera *Le supplément au voyage de Bougainville*, où l'Occident conquérant impose son ordre, semant la mort dans sa fureur prosélyte: « Méfiez-vous de celui qui veut mettre de l'ordre », dira l'un des interlocuteurs du dialogue. « Ordonner, c'est toujours se rendre le maître des autres en les gênant » (*DPV*, t. XII, p. 639).

17. Pour une plus ample analyse de cette question, on pourra consulter notre article « Les bijoux indiscrets ou la tentation du savoir », dans Élisabeth Décultot et Mark Ledbury (sous la dir. de), *Théories et débats esthétiques au dix-huitième siècle*, Paris, Champion, 2001, p. 83-108; on lira également avec profit l'article de Sylvain Auroux, « Diderot encyclopédiste: le langage, le savoir et l'être du monde », *Stanford French Review*, Saratoga (Calif., É.-U.), vol. VIII, 1984, p. 175-188.

est victime l'astronome Codindo, coupable d'*inobservance*¹⁸, événement qui offusque la pure vision d'une comète dont le passage était pourtant rigoureusement garanti par l'autorité des mathématiques, joue-t-il le rôle d'un signal, qui n'est autre que celui de l'irréductibilité du désordre à l'ordre ou, en d'autres termes, de la résistance du monde au *logos*. Les bijoux des femmes-météores, dont les « vapeurs » disent combien elles appartiennent au monde des flux indéterminés, ont eu raison de l'arrogance martiale des philosophies à systèmes.

Dès *La promenade du sceptique*, publiée anonymement en 1747, Diderot mettait en scène semblable *topos* d'une arrogante philosophie ramenée à la réalité « désordonnée » de l'empirie par l'irruption inopportune d'un météore. Homme de guerre retiré de la violence du monde par une blessure qui lui dicte une retraite salutaire, Ariste est harassé d'importunes visites mondaines. Une seule lui manque, celle de son ami Cléobule, trop respectueux de sa convalescence pour le harceler de la sorte. À la recherche de la seule personne sensée dans ce monde de vanités, Ariste rend ainsi visite à Cléobule, qui lui contera à cette occasion un apologue qui fournira la matière du récit d'Ariste au lecteur. De ce récit, sachons seulement qu'il consiste en la traversée de trois lieux, qui sont autant d'interprétations du monde et de la place qu'y tient l'homme, mondes emblématisés par des allées : « l'allée des épines » dira l'austérité d'une religion qui, se réservant exclusivement pour l'au-delà, nie la réalité du monde et de ses plaisirs ; « l'allée des marronniers », lieu d'élection des philosophes, de ceux qui cherchent à donner sens au monde dans lequel ils vivent, mais sont souvent coupables ou victimes de sectarisme, sera le théâtre d'une confrontation doctrinale dont nous reparlerons ; séjour du plaisir et des mondanités, « l'allée des fleurs » montrera la frivolité d'un

18. « L'inobservance du réel » : c'est le titre d'un chapitre de l'ouvrage de Clément Rosset intitulé *Le principe de cruauté*. Rosset en forge le concept à travers une anecdote qui n'est pas sans intérêt pour l'objet météorologique qui nous requiert ici : « Dans une scène d'un film de Buster Keaton, *Les trois âges*, on voit un personnage singulier, mi-astrologue mi-météorologue, plongé dans des calculs compliqués destinés à déterminer le temps qu'il fait au-dehors. S'étant décidé pour un "beau fixe" il grave l'information sur une tablette — la scène est censée avoir pour cadre la Rome antique — et sort afficher son avis. Mais il rentre soudain, surpris par une tempête de neige, et grave un avis de "forte neige" qu'il affiche aussitôt, cette fois-ci sans aucun calcul préalable. Tout le monde rit naturellement du procédé charlatanesque » (*Le principe de cruauté*, Paris, Minuit, 1988, p. 59).

ethos mondain préoccupé du seul instant et de ses jouissances. Classique dans sa facture, le récit suscite ici notre intérêt par son utilisation du paradigme météorologique. Lisons plutôt :

Je ne suis qu'un historien, et je te dirai simplement que la lune était au zénith, le ciel sans nuage et les étoiles très radieuses. Le hasard m'avait placé près d'Athéos, et nous marchâmes d'abord en silence, mais le moyen de voyager longtemps sans rien dire? Je pris donc la parole, et m'adressant à mon voisin: «Voyez-vous, lui dis-je, l'éclat de ces astres; la course toujours régulière des uns, la constante immobilité des autres, les secours respectifs qu'ils s'entre-donnent, l'utilité dont ils sont à notre globe? Sans ces flambeaux où en serions-nous? Quelle main bienfaisante les a tous allumés et daigne entretenir leur lumière? Nous en jouissons; serions-nous donc assez ingrats pour en attribuer la production au hasard? Leur existence et leur ordre admirable ne nous mèneront-ils pas à la découverte de leur auteur?» (DPV, t. II, p. 130)

Premier regard. En position inaugurale, la transparence de la voûte étoilée que ne masque aucun nuage, *topos* fontennellien d'un dialogue philosophique placé sous l'égide harmonieuse du divin orchestrateur, alors que le déiste Cléobule fait à Ariste le récit de sa rencontre avec Athéos le bien-nommé. Règnent ici l'emblématique lieu commun de l'éclat adamantin de l'étoile dans un firmament aussi fixe qu'immaculé, et celui de la limpidité cristalline de l'eau d'une fontaine, que ne contrarie aucun vent. L'on sait la valeur du paradigme cristallin dans l'épistémologie classique, qui dit l'homogénéité du système, sa performativité, sa clôture maîtrisée, la netteté de ses contours, la stabilité de son équilibre.

Dès le préambule à *La promenade du sceptique*, Ariste-Diderot confie au lecteur son admiration pour le sage Cléobule dont le monde «local» offre un contraste marqué en regard de l'universalité orthonormée «classique» qui plie l'empirie à sa loi. À l'écart, retiré du monde et de ses modes capricieuses, Cléobule vit en effet au plus près d'une nature qu'il a soin de ne pas violenter, mais tout au contraire de laisser à son désordre naturel :

On arrive dans sa retraite par une avenue de vieux arbres qui n'ont jamais éprouvé les soins ni le ciseau du jardinier. Un vestibule [...] conduit dans un enclos qui n'est ni bois, ni prairie, ni jardin; c'est un assemblage de tout cela. Il a préféré un désordre toujours nouveau à la symétrie qu'on sait en ce moment; il a voulu que la nature se montrât partout dans son parc¹⁹.

19. Denis Diderot, *La promenade du sceptique* (DPV, t. II, p. 74-75).

Ce qui se dit ici, où la fluence de Vénus triomphe de la rigidité de Mars, est d'épistémologie et de morale. D'épistémologie, Cléobule nous apprend que désordre et savoir ne sont pas incompatibles, et qu'il y aurait même un savoir du « désordre ». Il nous enseigne aussi la vertu heuristique de l'abandon, qui est de la chose, qu'il faut laisser à sa liberté naturelle, et de l'interprète, qui doit se laisser aller à la mouvance du monde pour mieux le comprendre. Sur les traces d'Épicure, dont il semble bien que nous ayons pénétré le jardin, Cléobule nous enseigne que *physis* et *ethos* doivent se retrouver dans une philosophie qui est d'abord art de vivre. Promeneur dans le labyrinthe du monde, spectateur attentif et sensible d'une nature multiforme, le philosophe est immergé dans cela même qu'il observe, dont il participe, et qui lui dicte, en une fructueuse analogie où l'observation se fait interprétation, ses moindres réflexions :

[...] je remarquai bientôt que les matières qu'il [Cléobule] entamait étaient presque toujours analogues aux objets qu'il avait sous les yeux. Dans une espèce de labyrinthe, formé d'une haute charmille coupée de sapins élevés et touffus, il ne manquait jamais de m'entretenir des erreurs de l'esprit humain, de l'incertitude de nos connaissances, de la frivolité des systèmes de la physique et de la vanité des spéculations sublimes de la métaphysique.

Assis au bord d'une fontaine, s'il arrivait qu'une feuille détachée d'un arbre voisin, et portée par le zéphir sur la surface de l'eau, en agitat le cristal et en troublât la limpidité, il me parlait de l'inconstance de nos affections, de la fragilité de nos vertus, de la force des passions, des agitations de notre âme, de l'importance et de la difficulté de s'envisager sans prévention, et de se bien connaître²⁰.

Dans le labyrinthe de la nature, il n'est de transparence qui ne soit troublée. Telle est la « philosophie locale » de Cléobule, modèle de sagesse, digne fils de Lucrèce et de Montaigne.

Mais revenons pour le moment à la transparence initiale de la voûte étoilée et à l'espace de représentation qu'elle désigne. Cet espace est celui de l'abstraite *mathesis*, de la géométrie analytique, de la mécanique céleste, de la physique générale des solides, des corps inertes, du calcul infinitésimal, cette « sécurité des classiques²¹ ». Cet espace de la raison classique est celui de Descartes,

20. Denis Diderot, *La promenade du sceptique*, ouvr. cité, p. 75-76.

21. Michel Serres, *Hermès V. Passage du Nord-Ouest*, Paris, Minuit, coll. « Critique », 1980, p. 19.

de Newton, mais aussi celui de Laplace, espace homogène dont le centre est le Soleil, *archè* suprême. Dans un tel système, le local est porteur de la loi globale. Écoutons plutôt Fontenelle, classique entre les classiques qui, en 1686, rappelle cette exigence dans ses *Entretiens sur la pluralité des mondes* : « On veut que l'Univers ne soit en grand, que ce qu'une Montre est en petit, et que tout s'y conduise par des mouvements réglés qui dépendent de l'arrangement des parties²². »

D'où le discours du déiste Cléobule, transformé ici pour les besoins de l'apologue en déiste militant, qui tente de convaincre Athéos qu'une telle mécanique ne saurait exister, qu'un Grand Horloger ne l'eût conçue. Nous sommes dans « L'Allée des maronniers », séjour d'élection des philosophes, de ces philosophes dont les systèmes conquièrent le monde, mais qui sont rappelés « au désordre » — à l'imprévisibilité — de ce même monde par une rivière venant barrer le cours de leur promenade-débat, les contraignant, à leur corps défendant, de changer le cours de leur progression²³. Enfin parvenus à un site propice au déploiement de leur(s) métaphysique(s), exemplaire *locus amoenus*, nos philosophes peuvent désormais donner toute son ampleur à leur affrontement oratoire. Partageant avec Cléobule la tâche de défendre la thèse déiste dans cette joute philosophique, Philoxène semble un instant dominer le débat. Vigoureusement pris à parti par Oribaze le spinoziste, il réplique. Mais un « météore » survient, qui interrompt l'équilibre qui jusqu'alors régnait, renvoyant dos à dos les orateurs et, ce faisant, différant indéfiniment la solution de ce qui ne peut manquer, posé en ces termes, de passer pour un problème insoluble :

À peine eut-il commencé que le ciel s'obscurcit ; un nuage épais nous déroba le spectacle de la nature, et nous nous trouvâmes dans une nuit profonde, ce qui nous détermina à finir notre querelle, et à renvoyer la décision à ceux qui nous avaient députés. (DPV, t. II, p. 138)

Voilà donc les savants échanges de nos philosophes réduits à bien peu de choses par l'apparition, dans l'espace épuré de leur représentation initiale, d'un inopportun nuage. Nul n'échappe à la leçon de science naturelle, y compris le Cléobule de l'apologue, dont il faut comprendre qu'il est une *persona* du Cléobule retiré du monde qui

22. Bernard (le Bouyer) de Fontenelle, *Entretiens sur la pluralité des mondes*, Paris, Didier, 1966, p. 20.

23. Voir DPV, t. II, p. 132.

se met ainsi en scène pour les besoins de l'exercice didactique, et que Diderot-Ariste, malgré une sympathie affirmée pour l'homme, n'exclut pas en tant que personnage de la péripétie, dès lors qu'il quitte l'humble silence de sa retraite et cède à la tentation du prosélytisme. Le Diderot de *La promenade du sceptique* semble balancer entre déisme et matérialisme, tous deux présentés ici comme autant de systèmes à la conquête de la nature, posture qu'illustre le choix d'une métaphore filée guerrière, dont on comprend bien qu'elle ne se justifie pas seulement par la profession passée d'Ariste dont le précepteur-maïeute Cléobule emprunterait le langage pour mieux l'éclairer. L'ancrage résolument matérialiste pour lequel optera Diderot ne se défera cependant jamais de sa méfiance dès très tôt marquée vis-à-vis des systèmes, ce qui explique qu'il se démarque si clairement de l'orthodoxie matérialiste d'un Helvétius ou d'un d'Holbach, attitude rare en ce siècle de certitudes, mais qui ne surprend guère chez un philosophe qui déclarera dans *La lettre sur les sourds* s'occuper «plutôt à former des nuages qu'à les dissiper, et à suspendre les jugements qu'à juger» (DPV, t. IV, p. 162). Opaque, flou, le nuage pose en effet problème aux métaphysiciens, plus versés en astronomie qu'en météorologie, ainsi réunis en cet apologue, au-delà de leurs différences, par une même *inobservance* de la nature²⁴.

L'on penserait à tort, cependant, que le météore constitue pour Diderot un obstacle à une science de la nature. Tout au contraire, il en constitue l'accès privilégié. Cléobule en sa sagesse locale pointait déjà vers une épistémologie que l'on pourrait réputer «vénérienne», par quoi il faut entendre une approche non systématique et non déductive du monde. Il est de fait loisible de penser que, interrompus par le brouillard, nos rhéteurs — Cléobule, à n'en pas douter — en viendront à réfléchir au sens de cette fâcheuse circons-tance, comme le lecteur à la valeur exemplaire de cet apologue.

Si rien dans *La promenade du sceptique* ne nous permet de véritablement cautionner cette hypothèse, si elle reste bien fragile

24. Dans *La naissance de la physique dans le texte de Lucrèce*, Paris, Minuit, 1977, p. 108, Michel Serres résume l'indifférence de l'orthodoxie scientifique des XVII^e et XVIII^e siècles pour les météores en ces termes: «Dès que la physique moderne se forme, par figures et mouvements, par expérimentations quantitatives et dominées en sous-ensembles clos, elle délaisse à des spécialités méprisées, à des métiers mineurs, des phénomènes qui résistent à son abstraction. Éclairs, pluies et nuages, sont incompréhensibles par elles, donc ils n'existent pas pour elle, c'est l'affaire du paysan ou du marin, de l'agronome, du géographe, de l'océanographe.»

dans *Les bijoux indiscrets*, puisqu'aussi bien c'est malgré lui et faute de pouvoir faire autrement que Mangogul « dépose les armes », l'exemple « météorologique » de *La promenade Vernet* du *Salon de 1767* signale une nette modification thétique du *topos* météorologique chez Diderot. Le récit est connu : Diderot-narrateur, fuyant le bruit d'une compagnie nombreuse et agitée, part en promenade accompagné d'un abbé instituteur et de ses deux élèves. Nos randonneurs contempleront — et traverseront — une série de sites, dont le lecteur apprendra plus tard qu'ils sont autant de toiles du peintre Vernet rendus au mouvement de l'empirie par le talent du critique d'art. Dans ce monde lucrécien du *clinamen*, la promenade ne sera pas sans surprise. Il n'est pas indifférent que le compagnon de promenade du narrateur, défenseur de la « Belle nature », soit convaincu que la parfaite horloge du monde ne pourrait être, qu'un suprême horloger ne l'eût conçue. Derrière l'invention diderotienne se profile la démonstration. Nul, en effet, n'accompagne impunément le philosophe en promenade, et il semble bien que la quadruple autorité de l'abbé *cicerone* (sur les âmes, les enfants, le narrateur-promeneur et le territoire) ne le destine que davantage au renversement de rôle qui ne saurait manquer d'intervenir. Récalcitrant au matérialisme de Diderot et à son esthétique, l'abbé ne va pas tarder à faire à ses dépens l'expérience de l'indifférence aveugle d'une nature tourbillonnaire. Ironie du « hasard », c'est en effet par l'œil, organe par lequel il a commis le « péché » d'inobservance, qu'il sera puni : « J'en étais là [déclare le Diderot-*persona*], lorsqu'un vent d'ouest balayant la campagne nous enveloppa d'un épais tourbillon de poussière. L'abbé en demeura quelque temps *aveuglé* [...] » (DPV, t. XVI, p. 180-181). Force de destruction, qui blesse l'abbé, le tourbillon est aussi force de création, inclinaison, écart créateur. Si l'abbé fait contre son gré l'expérience tourbillonnaire, s'il paie de sa personne, ce coût, néanmoins, le transforme. Toute *La promenade Vernet* peut ainsi être lue comme une initiation de l'abbé-géomètre, défenseur de la « Belle nature », tant à la physique turbulente des fluides qu'à une esthétique du *pathos*²⁵.

Dès lors, « l'œil malade couvert d'un mouchoir » (DPV, t. XVI, p. 186), comme si l'irruption du *pathos* ouvrait le champ d'un savoir « anthropologique » qui ne saurait advenir sans *tache aveugle*,

25. Sur ce sujet, nous renvoyons à notre article « L'œil et le tourbillon : épistémologie et poétique du *pathos* dans *La promenade Vernet* », *Dix-huitième siècle*, Paris, vol. 32, 2000, p. 453-470.

l'abbé va naître à l'empirie du monde. D'*observateur* voyant mais aveugle à la nature, il deviendra à son tour, dans sa modeste capacité, *interprète-voyant*, voyant parce qu'aveuglé. C'est ce que nous dit le texte, littéralement : après « une mauvaise nuit » (DPV, t. XVI, p. 193), pendant laquelle le grain de sable, ce corps étranger, météorique, logé dans sa chair *à son corps défendant*, lui rappelle douloureusement la nature hasardeuse de la matière, l'abbé manifeste un premier signe de progrès, puisqu'il est dorénavant capable de deviner certains mouvements d'âme de son compagnon de promenade. Timidement d'abord, plus audacieusement par la suite, l'abbé prend part à l'échange. Comme si agissait une secrète sympathie, qui prend chez Diderot la forme d'une connivence physiologique et chimique, l'abbé finira par suppléer les paroles de son interlocuteur-maïeute et se rendre à l'évidence de la matière sensible du monde et de l'art. Voilà, une fois encore, une autorité *a priori* inébranlable, battue en brèche par l'irruption d'un météore.

Qu'il s'agisse d'une feuille qui, soumise au jeu de sa pondération, de la résistance de l'air à sa chute, vient troubler la calme transparence du miroir d'une fontaine, qu'il s'agisse d'un nuage qui, mû par les forces multiples de vents irréguliers, vient subitement masquer la lumière d'un soleil-*archè* et rappeler aux métaphysiciens réunis qu'il n'est transparence qui ne soit troublée, qu'il s'agisse d'un tourbillon qui intime au *pathos* le partisan aveugle de la « Belle nature », qu'il s'agisse, enfin, de la cacophonie des bijoux qui rappelle à l'épistémophile zélé épris d'harmonie tout le bruit du corps et du désir, Diderot n'a de cesse de nous rappeler la fragilité d'un ordre que notre contemporanéité qualifiera de « complexe ». Toutes ces figures jouent un rôle déterminant dans le procès de *scénarisation* de la complexité empirique du monde à l'œuvre dans l'écriture du philosophe. De simple motif dans les œuvres que nous venons d'évoquer, les figures de la série météorologique vont progressivement devenir dans la fiction diderotienne les *modèles* d'une *structure* épistémique qui informe l'œuvre comme ensemble. Ce sera le cas, entre autres, de deux contes rédigés au début des années 1770, *Madame de la Carlière* et le *Supplément au voyage de Bougainville*.

L'athanor de la fiction

- Reignons-nous ?
- C'est de bonne heure.
- Voyez-vous ces nuées ?

— Ne craignez rien ; elles disparaîtront d’elles-mêmes, et sans le secours de la moindre haleine de vent.

— Vous croyez ?

— J’en ai souvent fait l’observation en été dans les temps chauds. La partie basse de l’atmosphère que la pluie a dégagée de son humidité, va reprendre une portion de la vapeur épaisse qui forme le voile obscur qui vous dérobe le ciel. La masse de cette vapeur se distribuera à peu près également dans toute la masse de l’air, et par cette exacte distribution ou combinaison, comme il vous plaira de dire, l’atmosphère deviendra transparente et lucide. C’est une opération de nos laboratoires qui s’exécute en grand au-dessus de nos têtes. Dans quelques heures, des points azurés se multiplieront et s’étendront ; bientôt vous ne saurez ce que sera devenu le crêpe noir qui vous effrayait, et vous serez surpris et récréé de la limpidité de l’air, de la pureté du ciel et de la beauté du jour.

— Mais cela est vrai, car tandis que vous parliez, je regardais, et le phénomène semblait s’exécuter à vos ordres.

— Ce phénomène n’est qu’une espèce de dissolution de l’eau par l’air.

— Comme la vapeur qui ternit la surface extérieure d’un verre que l’on remplit d’eau glacée, n’est qu’une espèce de précipitation.

— Et ces énormes ballons qui nagent ou restent suspendus dans l’atmosphère ne sont qu’une surabondance d’eau que l’air saturé ne peut dissoudre.

— Ils demeurent là comme des morceaux de sucre au fond d’une tasse de café qui n’en saurait plus prendre.

— Fort bien.

— Et vous me promettez donc à notre retour...

— Une voûte aussi étoilée que vous l’avez jamais vue. (DPV, t. XII, p. 549-550)

Ainsi débute le conte *Madame de la Carlière* (1773). La soirée s’achève. Deux amis se promènent, devisant de la soirée qu’ils viennent de passer. L’on parle d’un homme, le chevalier Desroches, dont les aventures feront l’objet du récit. Desroches, nous dit-on, « s’est fait un nom par sa dissipation, ses galanteries et la diversité de ses états ». C’est un « fou qui a subi toutes sortes de métamorphoses », « une des plus malheureuses victimes des caprices du sort » dont la vie « est un tissu d’événements singuliers »

(DPV, t. XII, p. 550). Dissipation, diversité, métamorphoses, destin : ces termes nous sont désormais familiers, qui disent l'inconstance du monde. Desroches est frère lointain du neveu de Rameau. Vertumne est son dieu.

L'histoire du chevalier Desroches et de Madame de la Carlière qui nous est contée pourrait s'intituler « Chroniques d'un échec annoncé ». Alors qu'il a miraculeusement échappé aux « deux cent mille coups de fusil » (DPV, t. XII, p. 553) d'une guerre de campagne, Desroches se rendant à ses quartiers d'hiver pour y jouir d'un repos mérité à la jambe fracassée par un « cheval ombrageux » (DPV, t. XII, p. 553). C'est ce cheval fatidique, qui n'est pas sans rappeler un certain cheval qui conduit Jacques vers les augures menaçants des fourches patibulaires, qui est à l'origine de la rencontre de Desroches et de Madame de la Carlière. Telles prémices ne sont guère engageantes. Desroches en fera l'expérience à ses dépens.

Soucieuse, la veille de leur mariage, de contrer l'inconstance naturelle de Desroches par un serment solennel, Madame de la Carlière prend à témoin la foule des parents et amis réunis, jurant qu'à la moindre infidélité, elle se séparera de lui à jamais. Ce faisant, ce n'est rien moins que la nature elle-même que son « orgueil » et sa « bizarrerie » poussent à contrarier : « Demain [déclare solennellement Madame de la Carlière], au pied des autels, vous jugerez de m'appartenir et de n'appartenir qu'à moi » (DPV, t. XII, p. 555). L'entreprise ne pouvait qu'échouer. Parjure malgré lui, comme le Gardeil de *Ceci n'est pas un conte* (1773)²⁶, Desroches suivra l'inclination de sa nature, qui est celle-là même, nous dit ailleurs Diderot, de la nature. Des lettres en effet seront échangées avec une ancienne maîtresse dans des circonstances pourtant bien éloignées de la tentation de l'adultère, qui ne manqueront pas d'être découvertes par l'épouse.

En d'autres termes, compte tenu des données fournies initialement (les tempéraments réciproques des amants, la teneur du serment) et des événements, nécessairement fortuits²⁷, qui se

26. « Mais apprenez-moi pourquoi vous ne m'aimez plus, lui demande M^{lle} de la Chaux. — Je l'ignore. Tout ce que je sais, c'est que j'ai commencé sans savoir pourquoi, que j'ai cessé sans savoir pourquoi, et que je sens qu'il est impossible que cette passion revienne » (DPV, t. XII, p. 537).

27. Dans l'article « Fortuit » de l'*Encyclopédie*, Diderot décrit le terme comme suit : « Nous disons d'un événement qu'il est *fortuit*, lorsque la cause nous en est inconnue ; que sa liaison avec ceux qui le précèdent, l'accompagnent ou le

produisent (détresse financière d'un ami, qui pousse Desroches à contacter une ancienne maîtresse afin de l'aider; découverte, par Madame de la Carlière, de lettres malencontreusement tombées sous ses yeux, sous l'effet d'un anneau de coffre qui se brise au moment précis où le serviteur traverse les appartements de Madame, passage obligé vers ceux de Monsieur), le récit qui nous est fait ici ne pouvait se finir autrement qu'il ne s'est fini.

Au moment où débute le conte, le narrateur — et son lecteur — est en possession de tous les éléments de l'histoire: il en sait les transformations, l'incontournable résultat. Nous sommes dans le laboratoire où, une fois l'expérience observée, les paramètres établis, les mêmes causes produisant les mêmes effets, rien n'échappe au déterminisme de la Loi. Examinons l'*incipit*, où s'énonce un panégyrique aussi assuré que programmatique de la science chimique. Nos deux amis se promènent, devisant de la soirée qu'ils viennent de passer. L'un des interlocuteurs, appelons-le A, s'inquiète des nuées qu'il voit s'accumuler dans le ciel et qui menacent la promenade. B, qui sera le narrateur « savant » du conte, le rassure en des termes qui ont toute la « péremption » — la présomption — de la science: fréquence du phénomène, maintes fois observé, prédictibilité des opérations qui le constituent ou au contraire l'annihilent, infaillibilité des conclusions. Distribution, combinaison, dissolution, précipitation, saturation: la nature ne semble être que l'*analogon* du laboratoire du chimiste: « C'est une opération de nos laboratoires qui s'exécute en grand au-dessus de nos têtes » (DPV, t. XII, p. 549). Le narrateur-chimiste est ici tout-puissant. À l'égal du Vernet-démiurge des *Salons*, la nature semble lui obéir: « Mais cela est vrai, car tandis que vous parliez, je regardais, et le phénomène semblait s'exécuter à vos ordres²⁸ » (DPV, t. XII, p. 550). En d'autres termes, rien ne peut contrer la loi d'in-

suivent, nous échappe, en un mot lorsqu'il est au-dessus de nos connaissances et indépendant de notre volonté. L'homme peut être heureux ou malheureux par des cas *fortuits*; mais ils ne le rendent point digne d'éloge ou de blâme, de châtement ou de récompense » (DPV, t. VII, p. 309).

28. « C'est Vernet qui sait rassembler les orages, ouvrir les cataractes du ciel et inonder la terre. C'est lui qui sait aussi, quand il lui plaît, dissiper la tempête, et rendre le calme à la mer et la sérénité aux cieux. Alors toute la nature sortant comme du chaos, s'éclaire d'une manière enchanteresse, et reprend tous ses charmes. [...] C'est lui qui crée le silence, la fraîcheur et l'ombre des forêts. C'est lui qui ose, sans crainte, placer le soleil ou la lune dans son firmament. Il a volé à la nature son secret: *tout ce qu'elle produit, il peut le répéter* » (*Salon de 1763*, DPV, t. XIII, p. 387-388); nous soulignons.

constance de la nature humaine. Le choix de la loi énoncée est certes paradoxal, dont on mesure aisément la portée théorique, puisqu'il s'agit de dire en quelque sorte le déterminisme de l'indétermination. Il n'en demeure pas moins que l'omniscience du narrateur qui choisit ici de l'exposer en termes chimiques en dit long sur l'imaginaire scientifique du temps, dont Diderot se fait à la fois l'écho et l'analyste averti.

Le philosophe a convoqué à plusieurs reprises cette exemplaire analogie, où le laboratoire du chimiste devient laboratoire du monde, en un lyrisme où perce le fantasme moderne d'une science conquérante rivale de son objet même : « La chimie est imitatrice et rivale de la nature : son objet est presque aussi étendu que celui de la nature même », déclare ainsi le *Prospectus* de l'*Encyclopédie* en 1750²⁹, déclaration reprise en 1775 dans le *Plan d'une université* avec un enthousiasme intact :

Rien n'est simple dans la nature, la chimie analyse, compose, décompose ; c'est la rivale du grand ouvrier. L'athanor³⁰ du laboratoire est une image fidèle de l'athanor universel. C'est dans le laboratoire que sont contrefaits l'éclair, le tonnerre, la cristallisation des pierres précieuses et des pierres communes, la formation des métaux, et tous les phénomènes qui se passent autour de nous, sous nos pieds, au-dessus de nos têtes³¹.

Convoquer la chimie au lieu de l'*incipit* constitue un geste lourd de signification. Il y va de la loi du monde et, non moins, de la loi du texte et du savoir qui est le sien. En tant que phénomènes atmosphériques relevant de changements intervenus dans des corps, les nuages qui voilent le ciel introductoire de *Madame de la Carlière*

29. Voir *DPV*, t. V, p. 116.

30. Rappelons la définition du terme, telle qu'elle nous est donnée dans l'article « Athanor » de l'*Encyclopédie* : « *Terme de chimie*, grand fourneau immobile fait de terre ou de brique, sur lequel s'élève une tour dans laquelle on met le charbon, qui descend dans le foyer du fourneau, à mesure qu'il s'en consume [...] L'athanor s'appelle aussi piger Henricus, parce qu'on s'en sert ordinairement dans les opérations les plus lentes, et qu'étant une fois rempli de charbon, il ne cesse de brûler, sans qu'on soit obligé de renouveler le feu [...] On le nomme aussi le *fourneau philosophique*, le *fourneau des arcanes*, *uterus chemicus*, ou *spagyricus* » (*Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts, et des métiers*, Paris, Briasson, David, Le Breton, Durand, 1751-1765, t. II, p. 798).

31. Denis Diderot, *Plan d'une université*, dans *Œuvres complètes de Denis Diderot*, édition préparée par Roger Lewinter, 15 vol., Paris, Club français du livre, 1969-1973 ; vol. 11, 1971, p. 781.

relèvent « naturellement » de la chimie³², et du rêve d'une chimie maîtresse du monde. Qu'advient-il, cependant, dès lors que l'on passe du laboratoire au vaste monde? C'est ce que Diderot, en bon pédagogue, nous donne à lire dans le *Supplément au voyage de Bougainville* (1773).

Le Supplément au voyage de Bougainville ou Du laboratoire au monde

Nouvel élément de la série météorologique. Après le nuage de *La promenade du sceptique* et celui des *Bijoux indiscrets*, après le tourbillon du *Salon de 1767* et les nuées de *Madame de la Carlière*, le brouillard qui inaugure le *Supplément au voyage de Bougainville* vient nous rappeler l'imprévisibilité du monde, son empirie contingente, son flux, d'incertaine direction. Il y a là, à n'en pas douter, série, qui fait signe vers le monde, tout autant que vers le texte et sa morale³³:

A. Cette superbe voûte étoilée, sous laquelle nous revînmes hier, et qui semblait nous garantir un beau jour, ne nous a pas tenu parole.

B. Qu'en savez-vous?

A. Le brouillard est si épais qu'il nous dérobe la vue des arbres voisins.

B. Il est vrai; mais si ce brouillard, qui ne reste dans la partie inférieure de l'atmosphère que parce qu'elle est suffisamment chargée d'humidité, retombe sur la terre?

A. Mais si au contraire il traverse l'éponge, s'élève et gagne la région supérieure où l'air est moins dense, et peut, comme disent les chimistes, n'être pas saturé?

B. Il faut attendre.

32. Comme le rappelle le premier chapitre du *Cours de Rouelle*, rédigé par Diderot: « *Tous les corps sensibles et même ceux qui échappent à nos sens deviennent l'objet de la chimie*. Elle fait connaître ces derniers tantôt en les manifestant par leurs effets, tantôt en les rapprochant pour les rendre sensibles » (DPV, t. IX, p. 209); nous soulignons.

33. Dans son introduction aux *Quatre contes*, Jacques Proust notait dès 1964 que les entretiens sur la formation des nuages constituait surtout « une leçon de méthode » et concluait sur « la leçon de morale à tirer de là » en citant la célèbre *Lettre à Landois*: « Nous ne sommes que ce qui convient à l'ordre général, à l'organisation, à l'éducation et à la chaîne des événements » (Genève, Droz, 1964, p. LX).

A. En attendant, que faites-vous ?

B. Je lis.

A. Toujours ce voyage de Bougainville ?

B. Toujours. (*DPV*, t. XII, p. 579)

Retour sur la transparence inaugurale du ciel classique, que vient perturber un météore. Du nuage de *La promenade du sceptique* au tourbillon du *Salon de 1767*, quelque chose avait déjà changé : d'argument anti-métaphysique, le météore était devenu objet d'un discours qui en disait la loi, fût-elle « compliquée ». Les nuées de *Madame de la Carlière* faisaient quant à elles l'objet d'un savoir précis, positif, qui semblait, fantasme scientiste, en maîtriser le fonctionnement. C'est le règne du laboratoire, où l'observateur semble toujours placé en position privilégiée, hors l'espace qu'il observe. Écho aux nuées de *Madame de la Carlière*, qui s'ouvre au lendemain de la promenade — et du récit auquel elles ont servi de cadre et d'objet —, le brouillard du *Supplément au voyage de Bougainville* fait sortir l'observateur du laboratoire. Ces deux textes ont cependant beaucoup en commun.

Alors que l'irruption du nuage coupe la parole aux philosophes, et par là même met un terme au récit de « L'Allée des marronniers » dans *La promenade du sceptique*, les nuées de *Madame de la Carlière* et le brouillard du *Supplément au voyage de Bougainville* ne sont pas de simples motifs topiques qui ponctuent le récit, mais ce qui l'inaugure. Ils en sont même, pour un moment, l'objet. Ils en sont aussi la « clôture », ou plus précisément la clausule, en telle relance qui marque souvent dans le texte diderotien une ouverture vers le pluriel du sens ou son indéfini. Ils en sont, surtout, le *modèle*, par quoi il faut entendre une structure actualisée qui agit comme *analogon* du contenu positif, thétiq, du récit.

Dans *Madame de la Carlière*, la transparence de la voûte étoilée est aussi celle du conte, où un narrateur extra- et hétérodiégétique, omniscient, déroule devant nous l'enchaînement inéluctable et exemplaire — au sens didactique de l'*exemplum* — des événements dramatiques dus au projet insensé de contrer la nature. D'où la clausule, qui fait retour sur l'*incipit*, et en confirme les prémisses :

Et regagnons notre gîte ; j'entends d'ici les cris enroués de deux ou trois vieilles brelandières qui vous appellent, sans compter que voilà le jour qui tombe et la nuit qui s'avance avec ce nombreux

cortège d'étoiles que je vous avais promis. — Il est vrai. (DPV, t. XII, p. 575)

L'exact déroulement, dans le laboratoire du texte, des prémisses annoncées, à savoir l'inéluctable inconstance de la nature humaine, que le code religieux et le code de la société ont l'orgueilleuse et dérisoire prétention de contrôler — et *donc* de modifier —, est ainsi isomorphe à la prédiction météorologique confirmée à la fin du texte³⁴. Coupable comme Codindo dans *Les bijoux indiscrets* ou l'abbé dans *La promenade Vernet* du péché d'inobservance, Madame de la Carlière se voit brutalement ramenée à la loi d'inconstance de la nature humaine, qui est celle de la nature, si l'on entend par là les incessantes fluctuations de la matière³⁵.

Tel n'est pas le cas du *Supplément au voyage de Bougainville*. L'énonciateur n'est plus le chimiste tout-puissant faisant la démonstration de sa maîtrise des phénomènes naturels — et de la nature humaine. Il a laissé place au météorologue, plus humble, moins conquérant, dès lors que l'athanor devient la nature elle-même. De fait, le temps de l'énonciation est ici contemporain du brouillard. Les interlocuteurs y sont plongés, tout autant qu'ils sont plongés dans une réflexion anthropologique qui, bien que révélant un parti pris — celui de la prévalence du « code de la nature » sur le « code de la religion » ou le « code de la société » —, n'en apporte pas pour autant de réponse tranchée aux problèmes moraux — ethno-anthropologiques — abordés.

Lisons à nouveau l'*incipit* du *Supplément au voyage de Bougainville*. Convoquer en tel lieu, souvent programmatique, tou-

34. Dire cela ne présume en rien des zones d'ombre qui par ailleurs apparaissent dans le débat entre les deux protagonistes, ce qui fait dire au « météorologue », s'agissant de Desroches, juste avant que ne soit confirmée sa prévision, à la fin du texte : « Cela n'est pas trop clair, mais cela s'éclaircira peut-être une autre fois » (DPV, t. XII, p. 575). Le brouillard inaugural s'est dissipé. Celui-ci, littéral et figuré tout à la fois, n'en persiste pas moins.

35. Orou le Tahitien répondant au jugement de l'aumônier sur l'institution sacrée du mariage dans le *Supplément* poursuit la même réflexion : « [...] rien en effet te paraît-il plus insensé qu'un précepte qui proscrie le changement qui est en nous, qui commande une constance qui n'y peut être, et qui viole la nature et la liberté du mâle et de la femelle en les enchaînant pour jamais l'un à l'autre ; qu'une fidélité qui borne la plus capricieuse des jouissances à un même individu ; qu'un serment d'immuitabilité de deux êtres de chair, à la face d'un ciel qui n'est pas un instant le même, sous des antres qui menacent ruine, au bas d'une roche qui tombe en poudre, au pied d'un arbre qui se gerce, sur une pierre qui s'ébranle ? » (DPV, t. XII, p. 605) ; nous soulignons.

jours stratégique, une science des météores, une météorologie, fût-elle balbutiante, exige toute notre attention. Il ne s'agit pas seulement de programme épistémologique, de savoir positif sur le monde, mais aussi d'ouverture du texte sur sa propre *semiosis*. Tout lecteur de *Jacques le fataliste* sait que le texte, comme le ciel, peut ne pas tenir parole et échapper à l'injonction de l'arbitraire légaliste. Retour à la lettre du texte, donc, qui nous donne des signes de sa loi. Si l'on souscrit à l'hypothèse que le roman classique partage avec la physique de cet âge une commune loi — où, du local au global, la même *archè* préside à l'ordonnement du système — et une commune histoire³⁶, le *Supplément*, plongé dans l'indétermination du brouillard, apparaît dans toute la force de sa modernité. Pour mieux comprendre la nature « météorologique » du récit, passons à la clausule :

- B. Et ce brouillard épais, qu'est-il devenu ?
- A. Il est retombé.
- B. Et nous serons encore libres, cet après-dîner, de sortir ou de rester ?
- A. Cela dépendra, je crois, un peu plus des femmes que de nous.
- B. Toujours les femmes ! On ne saurait faire un pas sans les retrouver à travers son chemin.
- A. Si nous leur lisions l'entretien de l'aumônier et d'Orou ?
- B. À votre avis, qu'en diraient-elles ?
- A. Je n'en sais rien.
- B. Et qu'en penseraient-elles ?
- A. Peut-être le contraire de ce qu'elles en diraient. (*DPV*, t. XII, p. 643-644)

La clausule n'offre ici nulle résolution. Certes, l'épais brouillard a trouvé son équilibre et son repos. Il est retombé dans

36. L'hypothèse est de Michel Serres, qui l'énonce en ces termes : « J'ai dit que le roman classique avait la même histoire que la physique de cet âge. Qu'ils commencent à peu près ensemble, qu'ils meurent, en gros, en même temps. Deux séries parallèles que je pense isomorphes. Sans subordination, bien sûr. Le roman classique est déterministe, déterminé. Système à hiérarchie. Récit fermé. Que signifie fermé ? Homogène, évaluable en tous points, réglé localement comme il l'est globalement, muni d'un bord, d'une limite, définis partout de la même façon. Oui, quantifiable. On peut toujours en écrire la loi, et de plus, en un lieu donné, la loi y est toujours écrite » (*Jouvenances. Sur Jules Verne*, Paris, Minuit, 1974, p. 241).

l'indifférenciation, en souffrance du prochain aléa, de la prochaine « catastrophe » qui créera l'événement. L'indétermination inaugurale perdure, néanmoins, transférée sur le paradigme féminin, qu'il faut saisir comme modèle épistémique, dont nous disions tout à l'heure les fluentes vapeurs. A « clôt » le récit comme il l'a ouvert, sur le constat du désordre qui court sous l'ordre apparent, sur l'incertitude du monde et des choses humaines. D'où, chose remarquable, tout s'ensuit, à commencer par l'économie du récit.

Retour sur l'*incipit*, donc. De quoi s'agit-il ? A et B débattent de l'évolution possible du phénomène-brouillard : va-t-il retomber sous l'effet gravitationnel de sa pondération, ou va-t-il s'élever, par un phénomène que A décrit en termes chimiques, et se transformer en nuage ? L'événement est tout à la fois certain et incertain. Il est certain que le brouillard se lèvera, selon le savoir statistique, ici exprimé par la sagesse populaire, qui sait qu'il n'y a de brouillard, si dense soit-il, qui ne soit suivi d'une éclaircie. Cette certitude, néanmoins, est incertaine quant à son actualisation. En attendant, A et B discutent. Or, quel est le sujet de conversation qui va les occuper ? Le récit, par Bougainville, de ses pérégrinations maritimes.

De ces parages perturbés, qu'il s'agisse aussi — et surtout — de débats anthropologiques, moraux et politiques aux incertaines conclusions, débats qui mettent face à face l'état de nature et celui de culture, l'Ancien monde et le Nouveau, et plus précisément une vieille Europe malade à une communauté tahitienne dont l'hétérodoxie sociale fait figure de saine alternative, le *Supplément* nous donne quelques nouvelles, qui est tout entier placé sous le signe de la dissipation — qu'elle soit des flots ou du tourbillon mondain de l'Ancien monde — et de la noise — dispute, guerre et corruption mêlées : bouclant la boucle ouverte par l'*incipit*, la clause ne dit rien d'autre que la dispersion du brouillard et la compagnie troublante, taraxique, des femmes, autres météores vaporeux dont l'article « Femme » de l'*Encyclopédie*, rédigé par Desmahis, déclare que « Tout à la vérité parle en elles, mais un langage équivoque³⁷ ». Cette conclusion n'est cependant pas conclusive. Ouvert à la dissipation, à la dispersion, à l'incertitude de l'événement, le *Supplément au voyage de Bougainville* emporte les interlocuteurs de ses dialogues — et leurs lecteurs — dans un échange étranger à toute téléologie de la résolution. Le récit, on le sait, débute sur un interlocuteur A

37. *Encyclopédie*, ouvr. cité, t. VI, p. 472.

ignorant et un interlocuteur B en position de savoir, ce qui fait dire au premier, à la fin de la première partie :

Voilà le brouillard qui retombe, et l'azur du ciel qui commence à paraître. Il semble que mon lot soit d'avoir tort avec vous jusque dans les moindres choses ; il faut que je sois bien bon pour vous pardonner une supériorité aussi continue. (*DPV*, t. XII, p. 588)

Or, si l'on examine la fin du texte, et le dialogue qui le clôt, l'on s'aperçoit que c'est maintenant B qui pose des questions et A qui propose des réponses qui, pour incertaines qu'elles soient, ne le placent pas moins dans la position dominante de celui qui en sait plus. Il faut voir, dans ce renversement des rapports de force entre les interlocuteurs, non pas le travail unificateur de la geste dialectique qui résout les oppositions, mais tout au contraire la relance d'un échange toujours déjà inachevé, toujours déjà irrésolu.

Diderot météorologue du sensible

C'est ce souci de donner à voir et à penser les turbulences du monde et du sujet dans le monde qui est au cœur de la démarche de Diderot, dans la prolifération d'une écriture qui dit le multiple en son empirie, la vie dans sa chatoyante fluence. Une certaine philosophie a depuis longtemps dénigré l'œuvre de Diderot pour crime de lèse-vérité, puisqu'aucune thèse globale, aucune architecture magistrale n'en organiserait le propos, attributs qui lui auraient conféré par là même la légitimité qui lui fait, semble-t-il, si cruellement défaut.

Et si l'intérêt essentiel de l'œuvre du philosophe ne se trouvait pas là où l'on s'attend généralement à débusquer la thèse, la prise de position, le jugement, mais résidait dans son mouvement même ? Et si, en d'autres termes — et ce, quand bien même il est clair que ce matérialiste encyclopédiste à l'écoute de son temps, et qui incarne exemplairement le rêve et les tensions de toute une époque, tient sur cette époque et ses savoirs un jugement éclairant —, et si, donc, l'intérêt essentiel de cette œuvre ne tenait pas tant à ses conclusions et aux opinions énoncées qu'à son travail de *scénographie* de la pensée à l'œuvre ? Et si, dit une dernière fois autrement, l'œuvre de Diderot était, avant tout, une météorologie du sensible, du sentiment, bref, une météorologie de la pensée en mouvement ?